

## LE MYTHE DE L'AFRIQUE NOIRE ET LA SOCIÉTÉ DE CLASSE MULTIRACIALE(\*)

On sait que les Noirs, amenés d'Afrique par centaines de mille et même par millions pour remplacer les Indiens dans les plantations ou les mines de l'Amérique latine, ont apporté avec eux leurs musiques et leurs danses, leurs dieux et leurs rites. L'esclavage sans doute brisait les lignages, dispersait les ethnies, imposait les normes de la pensée occidentale ; malgré tout, ces Africains et leurs descendants ont conservé jusqu'à aujourd'hui, avec une ténacité remarquable, ce qu'ils ont pu sauver de leurs traditions ancestrales. Ce ne sont parfois que de simples danses, le *batuque*, le *samba*, la *zamacueca*, les danses de S. Benito ou de la St Jean du Venezuela. Ce peuvent être aussi des "complexes" religieux extrêmement riches, comme la *Santaria* de Cuba, le *Vodou* de Haïti, le *Shangô* de la Trinité, le *candomblé* du Brésil. Des éléments catholiques ou spiritiques ont bien pu s'introduire à l'intérieur de ces religions, il ne faudrait pourtant pas leur donner plus d'importance qu'ils en ont ; ce sont le plus souvent de simples masques blancs posés sur la face noire des divinités africaines.

Il ne faudrait pas croire non plus que l'Afrique ne survive que là où elle apparaît manifestement. L'anthropologue américain Herskovits nous a appris à discerner, grâce à son concept de "réinterprétation", l'Afrique toujours vivante dans des coutumes extérieurement européennes. Les Noirs ont dû en effet s'adapter à un monde de Blancs, acceptant leurs mœurs et leurs façons de vivre, mais ils ont su trouver des caches ou des niches pour y insérer leurs propres manières d'agir. On reproche parfois à certains d'entre eux d'avoir plusieurs amantes, mais qui ne voit qu'ils ont continué ainsi tout simplement leur polygamie, car ces amantes américaines acceptent, comme les femmes légitimes du polygame africain, que leur ami passe une nuit chez l'une et une autre chez l'autre. Si l'on établissait la liste de toutes ces réinterprétations de faits africains en termes occidentaux, on s'apercevrait alors que l'Afrique est encore infiniment plus présente en Amérique qu'on ne se l'imagine le plus souvent.

Mais l'Afrique réelle, non une Afrique mythique. Une Afrique vivante, non une idéologie d'intellectuels aux abois. L'homme qui respecte les interdits du Dieu à qui il appartient, qui ne mange pas de haricots blancs s'il est de *Shangô*, qui n'a pas de rapports sexuels le Vendredi s'il est de *Yemanjá*, qui offre des sacrifices sanglants à la pierre "fétiche", qui "donne à manger à sa tête" et qui, dans les nuits chaudes des Tropiques, danse dans le roulement des tambours, les sonneries sacrées, jusqu'à ce que sa Divinité le possède, ne rêve pas de l'Afrique comme d'un paradis perdu, puisqu'il est en plein dans l'Afrique. Il respecte l'exogamie de lignage, même si le lignage est devenu dans sa nouvelle patrie un lignage plus mystique que réel. Il consulte l'*obi*, les *cauries* et l'*opélé* avant de prendre une décision. Il offre des "cadeaux" à la déesse de la mer au moment de pêcher ou de partir pour de lointaines aventures. Et quand il mourra, ses frères pratiqueront les rites coutumiers pour que son âme aille rejoindre dans "la terre de vie", c'est-à-dire en Afrique, les âmes des Ancêtres qui n'ont pas été amenés en esclavage.

Rien d'aussi éloigné, si l'on veut, de cette Afrique "américaine", que l'Afrique d'un Césaire. L'Afrique de Césaire est d'une troublante beauté, mais il s'agit d'une incantation de Blanc, d'une Afrique revue à travers une mentalité occidentale. L'Afrique américaine n'a rien de surréel, elle est fidèle à la vraie mentalité africaine qui est sans doute symbolique, mais qui n'est pas mystique – qui est essentiellement "pragmatique", utilitaire, ou comme on l'a dit parfois, plus proche de la pensée anglo-saxonne que de la pensée hindoue, en tout cas qui ne devient poétique que par le dépaysement que nous lui faisons subir en la repensant du dehors. Il serait trop long de décrire, même d'une façon succincte, cette Afrique "américaine" dans cet article ; il ne m'intéressait que de souligner son existence et de montrer qu'elle est antagoniste du mythe de la "négritude". La négritude est une réaction à une première trahison, elle ne peut apparaître que lorsque le Noir a déjà assassiné sa mère.

Ce qui nous intéresse ici, c'est cet assassinat.

L'esclave qui n'acceptait pas l'esclavage pouvait opter entre deux solutions : ou bien se révolter, "maronner", fuir dans la forêt – ou bien si c'était une femme, devenir l'amante du Maître blanc et acquérir par là sa liberté et celle de ses enfants ; si c'était un homme, de plaire à son Maître en assimilant les valeurs de la civilisation blanche et chrétienne, ce qui lui permettait d'obtenir des emplois de surveillant, de comptable, de maître d'école et à ses enfants de monter peu à peu dans la société, d'y occuper, entre la classe des Maîtres et celle des esclaves, une position d'intermédiaires, qui constitue la première ébauche sud-américaine de notre classe moyenne. La révolte était toujours aléatoire. La seconde méthode était beaucoup plus sûre. L'Église catholique la favorisait dans une certaine mesure, en organisant les confréries religieuses des hommes de couleur qui permettaient, dans une société de concurrence entre confréries (confréries blanches des propriétaires de terre contre les confréries blanches des marchands, confréries des mulâtres contre les confrérie de Noirs, confréries de Noirs créoles libres contre les confréries des esclaves "africains") de donner aux Noirs

---

(\*) Paru in *Esprit*, vol. 26, n° 10, Oct. 1958, pp. 401-413.

une activité sociale, des titres respectés, une fonction dans la communauté, des responsabilités qui les empêchaient de se sentir désormais des "choses", qui les faisaient passer à la dignité d'"hommes". Les confréries catholiques ont pu ainsi servir d'organes de protestation raciale, de lutte entre les couleurs, pendant la période coloniale, et plus tard, d'instrument dans la lutte abolitionniste - mais cette protestation raciale se détachait de la protestation culturelle. Le "Nègre" ne pouvait résister et se faire une place au soleil qu'à la condition de cesser d'être "africain".

La suppression du travail servile, qu'elle se soit faite comme à Haïti en même temps que l'indépendance nationale ou en dehors, a eu une double conséquence.

Elle a permis d'abord aux Africains les plus récemment débarqués, qui n'avaient reçu qu'une teinte encore légère de christianisation, de reconstituer leur civilisation native. Et comme l'esclavage, en même temps qu'il était une contrainte, était tout de même aussi une sécurité, ces groupes ethniques et religieux reconstitués ont été, pour la masse désemparée et désencadrée, l'institution providentielle qui lui permettait de retrouver une sécurité de remplacement. Au fond, le *candomblé* du Brésil (ou le *Vodou* de Haïti) est un succédané du village africain, avec ses dons et contre-dons, sa structure de rôles et statuts entrelacés, complémentaires, où chacun trouve sa place, aide et est aidé par autrui. Mais d'un autre côté, la suppression de l'esclavage substituait à l'ancien dualisme une société de classes de type capitaliste. Le Noir va être intégré dans cette société de classes multiraciale, et il y occupera la strate la plus basse au début, à cause du handicap de son ancienne situation, tandis que le mulâtre occupera une strate supérieure et que le Blanc tiendra les leviers de commande. Mais une société de classes est une société mobile, où il est toujours possible, théoriquement, de monter ou de descendre. Or cette mobilité est pratiquement effective dans les sociétés de classes en formation, ce qui est le cas de presque toute l'Amérique latine. Alors qu'à l'époque de l'esclavage, l'ascension du Noir restait possible, nous l'avons vu – mais ce n'était jamais que l'ascension d'individus isolés –, nous voyons maintenant la masse des Noirs dans les grandes villes s'élever à la condition de prolétaires et déjà, au-dessus, les germes d'une bourgeoisie de couleur, qui se forme ou s'étend.

Quelles sont cependant les conditions de cette ascension ? L'éducation (école primaire, technique ou pour une minorité, secondaire) ; l'apprentissage de la vie d'usine et de la logique occidentale ; l'acceptation de la mentalité capitaliste, c'est-à-dire la nécessité de lutter pour l'emporter dans la concurrence sur le marché du travail, accéder aux meilleures places, et celle de dépenser pour manifester publiquement par ces dépenses le statut social auquel on est arrivé. C'est-à-dire qu'ici encore, et plus profondément qu'autrefois, le rejet de l'Afrique est la condition de la victoire. De là le curieux rapprochement des entrepreneurs capitalistes et des communistes pour dénoncer avec une égale énergie les survivances de l'Afrique en Amérique. Je retrouve chez Daniel Guérin les arguments mêmes que j'ai entendus dans la bouche des grands propriétaires et industriels du Brésil<sup>(1)</sup>. C'est que l'économie des religions africaines est une économie où le contre-don équilibre le don et qui exclut par conséquent l'idée même de profit. Rien d'aussi éloigné de notre mythe de la productivité à tout prix...

Certes, dans le débat qui a mis aux prises il y a peu de temps Césaire et Depestre, l'un et l'autre emploient le mot de maronnage ; mais ils ne lui donnent pas le même sens<sup>(2)</sup>. Pour Césaire, le maronnage est culturel autant que racial ; Depestre sait bien que le *Vodou* entretient chez ses membres des attitudes qui vont contre la productivité, il ne songe qu'au maronnage racial – non à la lutte contre la productivité, mais à la lutte pour que cette productivité ne se fasse pas au seul privilège des Blancs.

La division en classes économiques d'une société multiraciale entraîne donc comme sa conséquence fatale la séparation entre protestation raciale et contre-acculturation. Nous n'en donnerons ici qu'un exemple : le plus fort mouvement de protestation raciale qui ait eu lieu au Brésil, celui du "Front Nègre", a toujours répudié dans son journal, *La Voix de la Race*, ce que ce journal appelait "la barbarie" africaine, où il voyait l'origine de tous les préjugés racistes ; ce n'est qu'en devenant culturellement Blanc (et le journal donnait des conseils pour bien se tenir dans un salon, pour bien manger à table, etc.) que le Noir pourra montrer qu'il est exactement l'égal du Blanc. Certes *La Voix de la Race* faisait l'apologie des grands hommes de couleur, mais ces grands hommes, un René Maran, une Joséphine Baker, étaient des "modèles" de la possibilité d'occidentalisation de l'Africain. Encore aujourd'hui, les Brésiliens qui, comme le sociologue noir Guerreiro Ramos, ont accepté l'idée de la "négritude", dépouillent cette idée de toute l'équivoque qu'elle a en France pour lui donner son sens de valorisation non d'une civilisation, mais d'une couleur. Seulement de la couleur. Si on accepte parfois encore l'Afrique comme folklore (donc comme épiphénomène ou tout au plus différenciation possible des loisirs), on la détruit en tant qu'être existentiel.

Nous arrivons donc à ces deux conclusions : le mythe de l'Afrique ne peut pas être une idéologie des Afro-américains, puisqu'ils continuent à vivre dans leur Afrique importée. Il ne peut pas être une idéologie de la

(1) Daniel Guérin, *Les Antilles décolonisées*, chap. I de la 2e Partie.

(2) Voir ce débat dans la revue *Optique de Haïti*.

masse prolétarienne, pour qui l'assimilation aux valeurs européennes est la condition *sine qua non* de l'ascension dans la société multiraciale. Il ne peut être que l'œuvre d'intellectuels. À quoi répond-il donc ?

Pour le comprendre, nous devons partir d'un autre mythe, œuvre aussi d'intellectuels, et même d'intellectuels blancs, l'indianisme. Nous retrouvons ce dernier mythe deux fois dans l'histoire de l'Amérique, à l'époque romanesque et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Avec le romantisme, l'Indianisme a une fonction bien déterminée : les pays de l'Amérique latine viennent de conquérir leur indépendance, mais une fois le cordon ombilical coupé, qui les reliait à la métropole, il faut bien se découvrir un nouveau passé, ou comme on l'a dit parfois, se donner un nouveau Moyen Âge. Les Blancs créoles, oubliant que leurs pères ont jadis exterminé les Indiens, vont se tourner vers eux pour s'en faire des Ancêtres. Naturellement, ils vont pour cela métamorphoser l'indigène (la théorie du bon sauvage leur fournira la ligne à suivre), sans tenir compte des données de l'ethnographie naissante. Avec le mouvement moderniste qui a suivi la première guerre mondiale, il s'agit cette fois de se déprendre des modèles européens, pour penser "américain" et ce mouvement pourra alors prendre même la forme de "l'anthropophagie", c'est-à-dire de l'apologie du mauvais sauvage (avec Oswald de Andrade par exemple), car puisqu'il faut lutter contre l'Europe exportée, l'Américain doit redevenir un anthropophage, mangeur de tout ce qui vient de l'autre côté de l'Océan, afin de ne pas se laisser manger lui-même par les valeurs apportées du dehors.

Cet Indianisme a pu jouer un rôle utile, dans les pays où la masse indigène était rejetée en dehors de la société occidentale, comme au Mexique ou dans la région andine. Mais seulement dans la mesure où il a éveillé l'attention des gouvernants sur le sort de cette masse. Bref, il n'a réussi qu'à la condition de se nier comme Indianisme. Car il s'agit toujours et partout d'incorporer le "prolétaire de couleur" à "la société occidentale". En tant que retour aux sources indigènes, à part certaines œuvres littéraires et la découverte d'un nouveau lyrisme, quand ce n'était pas, hélas ! de nouveaux thèmes simplement, l'indianisme romantique a été détruit en tant qu'idéologie nationaliste, par exemple au Brésil par Silvio Romero qui fait remarquer que la réalité américaine, ce n'est pas l'Indien, mais le mélange des sangs et le syncrétisme des civilisations. Et la "race cosmique" de Vasconcelos au Mexique n'a été, pour l'indianisme moderniste, qu'une belle image vite évanouie.

Le mythe de l'Afrique (j'aimerais l'appeler l'Africanisme par analogie avec l'Indianisme, si le mot d'Africanisme n'avait pas déjà un autre sens devenu usuel) – si on laisse de côté ses manifestations littéraires, qui sont souvent l'œuvre d'écrivains blancs autant que de noirs – me paraît répondre à des fonctions différentes, suivant qu'on l'envisage aux Antilles et au Brésil, les deux régions où il s'est manifesté, sous des formes d'ailleurs très différentes, parce qu'il est dans un cas l'expression de l'élite intellectuelle et dans l'autre de la petite classe moyenne, qui commande le prolétariat noir.

On a souvent noté que l'unité nationale d'Haïti est handicapée par la division de sa population en deux classes, une élite de mulâtres et de rares Noirs arrivés, une masse de Nègres ruraux. La culture française était la "barrière" que la bourgeoisie opposait à la masse parlant le "créole" et pratiquant le *Vodou*. Cette unité ne pouvait donc se façonner que par une tentative de l'élite pour rejoindre le peuple et incorporer ses valeurs dans une civilisation nationale à créer. Le premier moment a été celui de Price-Mars qui a montré que le *Vodou* n'était pas un simple tissu de superstitions ni un phénomène pathologique, qu'il avait eu au contraire un rôle éminent dans le mouvement haïtien. Nous n'abordons le second moment qu'aujourd'hui. Celui de la valorisation de la culture africaine des paysans.

Pour bien saisir le sens de ce second mouvement, on me permettra de faire une comparaison. La philosophie grecque, que ce soit celle des Eléates ou celle de Pythagore, est partie de la cosmologie sacrée, des Hellènes ou des Grecs d'Asie. La philosophie hindoue est partie des méditations des Brahmanes, elle prend racine dans les livres des prêtres et les croyances du peuple. Nous sommes de ceux qui croyons à une future philosophie africaine. Mais cette philosophie ne sera africaine que si elle part de la cosmologie sacrée et populaire pour la faire passer au plan de la méditation intellectuelle. On aurait pu penser dans ces conditions que la valorisation de l'Afrique américaine se serait faite dans le sens de l'Afrique, en s'inspirant par exemple des œuvres de Frobenius, du R. P. Tempels ou de Griaule. Malheureusement, parce que ces intellectuels appartiennent à l'élite, il n'y a d'autre valorisation pour eux que la valorisation par l'occidentalisation. Il s'agit de "faire passer" l'Afrique, si l'on me permet cette expression, en montrant qu'elle peut se justifier pour une pensée formée par la culture européenne. Et sinon par Descartes, du moins par Bergson – sinon par les géomètres, du moins par les oculistes et les théosophes. Deux citations de M. Milo Rigaud nous aideront à mieux comprendre cette étreinte amoureuse de l'Afrique qui s'achève par son étouffement :

Le tambour *Houn'to* reconduit l'initié nègre vers le Centre « par degrés atmosphériques correspondant à ses mérites et démérites, sur les voies de l'astral, de telle sorte qu'il retourne vers ses Ancêtres, selon un rituel funéraire ordonné sur une cosmologie galactique. Ces ancêtres-galaxies sont de plus en plus saints selon la hauteur et la splendeur des degrés qu'ils occupent, dans l'air. De degré en degré, ils font aboutir le mort au plus grand des Vodouns : le centre du *nucleus* solaire. Le rythme galactique forme un "champ électrique" qui conduit stellaiement le mort à la couronne solaire...».

« Toutes les nourritures rituelles ont leurs correspondances magiques dans l'astral. De même que *Erzulie* aime les parfums, *Legba* préfère les os des animaux, parce que ces éléments répondent scientifiquement à des degrés de l'atmosphère, car les offrandes rituelles, dans la *kabbalah Voodoo* (identifiable facilement avec *Dambhalah Wedo*) sont faites pour nourrir, éveiller ou fortifier et contacter des puissances invisibles ».

Nous trouvons des assimilations analogues au Brésil dans le *Spiritisme de Umbanda*. Rio de Janeiro, la capitale du Brésil, a connu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des religions africaines pures, nagô, congo, etc. Mais l'urbanisation grandissante les a détruites en tant que traditions ethniques différentes et à la place, s'est développée une religion synchrétique, la *macumba*, qui mêlait les Dieux des Yorouba, les Esprits des Morts des Bantous, et aussi les Esprits de la Nature des Indiens. On peut dire que cette *macumba* a constitué la religion de la classe noire – mais en tant que sous-prolétariat – pendant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. L'industrialisation a permis le passage de ces Noirs du sous-prolétariat au prolétariat. À cette ascension sociale a succédé une valorisation des représentations religieuses des membres de cette classe et c'est le *spiritisme de Umbanda*. Ce qui différencie cette valorisation de celle des Antilles, c'est d'abord que ce que l'on valorise, ce n'est pas l'Afrique pure, mais une Afrique déjà syncrétisée avec la religion indienne ; la valorisation culturelle obéit pourtant à la même fonction, celle de la défense des sentiments ou des croyances de la classe économiquement exploitée et qui est constituée suivant les religions soit de Noirs, soit de métis d'Indiens. Et, en second lieu, que cette valorisation n'est pas l'œuvre d'intellectuels appartenant à l'élite brésilienne, mais celle des leaders religieux de ces sectes (au niveau de la petite bourgeoisie frôlant économiquement la plèbe), plus souvent mulâtres que Noirs, même Blancs, voire fils d'immigrants, tous en tout cas alphabétisés.

Nous avons vu plus haut que la prolétarianisation entraînait le rejet de l'Afrique ; mais puisque *Umbanda* part de l'Afrique, il faut bien trouver un moyen terme. Ce moyen terme, ce sera la distinction de *Quimbanda* et de *Umbanda*. *Quimbanda*, repoussé, sous la désignation de magie noire, c'est tout simplement le rejet de l'Afrique "barbare" (sacrifices animaux, initiation du type traditionnel avec tatouage, bain de sang, etc.) et l'acceptation de la seule Afrique légitimable en termes occidentaux. Mais même ainsi, une partie de l'Afrique est bien acceptée (les offrandes végétales, les dessins symboliques, la fumigation, les bains d'herbes, l'initiation, revue et corrigée, la possession extatique par les dieux africains ou les Esprits des morts ancestraux). Une première valorisation, permettant à cette Afrique déjà corrigée, de passer ce que l'on pourrait appeler, par analogie avec "la ligne de couleur", la prétendue "ligne de civilisation", ce sera de traduire tous ces faits dans un langage spirite : les Chevaux des Dieux deviennent des médiums ; les divinités elles-mêmes ne sont que des fluides cosmiques, fastes ou néfastes, venant de la terre ou de l'astral, et. Par exemple si *Ogun*, le dieu de la caste des forgerons, prend la forme ici du Justicier, c'est parce qu'il occupe une position intermédiaire entre la manière et le plan astral et qu'ainsi il dirige notre corps et peut punir nos mauvaises actions. *Yemanjá* qui est la déesse de la mer, devient, à cause de la vertu des eaux salées des médecins européens, une espèce de déesse de l'hygiène morale, la grande purificatrice des passions, ce qui entraîne une défiguration violente du rituel africain qui commence toujours par *Eshou*, alors que certaines sectes d'*Umbanda* le commencent par *Yemanjá* pour purifier l'atmosphère du sanctuaire, de toutes les impuretés qu'y apportent nos corps de péché. Aluizio Fontenelle, un des leaders de cette religion, en fait l'aveu explicite : *Quimbanda* continue la ferme volonté de maintenir les antiques traditions africaines, alors que *Umbanda* cherche au contraire à rompre avec le caractère non-civilisé de ces pratiques".

Mais cette civilisation, nous dirions plus volontiers ce blanchissement de l'Afrique, n'est pas le dernier moment de la valorisation – et, par conséquent, au fond, de son rejet. Car voici que l'Afrique ne sera plus que le *lieu de passage* de *Umbanda*. se servant des livres d'occultisme ou de théosophie des Blancs trouvés dans les librairies de la capitale, voici que *Umbanda* est rattaché finalement au Christianisme ; ce serait non un terme bantou, mais le nom d'un Archange, et la même révélation aurait été faite aux Blancs par Joseph d'Arimathie et aux Africains, ce qui fait qu'il n'est pas étonnant que les occultismes s'identifient. Ou encore, il est rattaché à la philosophie hindoue, et ce serait un terme sanscrit : *Om-Banda*, qui signifierait "la limite de l'illimité" ; cette tradition aurait été apportée d'abord en Egypte, ensuite dans le continent noir, où seuls les prêtres l'auraient dégradée en superstitions ; de telle façon que les Brésiliens ne font que revenir à la pureté des origines.

Mais si tous les faits que nous venons de citer montrent la trahison envers l'Afrique, il ne faut pas se faire d'illusion : il s'agit bien malgré tout dans la pensée de ses leaders, d'une valorisation de cette même Afrique que l'on tue pour la sauver. Et la preuve en est la lutte de ce spiritisme dit africain contre le spiritisme d'Allan Kardec. Les spirites blancs admettent bien que les âmes de certains Noirs ou Indiens peuvent descendre dans le corps de leurs médiums, mais il faut alors les expulser, car ce sont toujours des Esprits liés à la matière. Le *spiritisme de Umbanda* est la forme religieuse que prend la protestation raciale : il s'agit de montrer, contre les Kardécistes, que les Noirs ou les Indiens peuvent être aussi des Esprits de Lumière et que l'Afrique donne en plus à *Umbanda* la connaissance de secrets magiques, inconnus des Kardécistes, permettant une plus facile spiritualisation de notre être pour son développement futur dans l'astral. Prenant même l'offensive, les

Umbandistes déclarent que leur spiritisme est la seule religion "nationale" du Brésil, parce qu'elle unit dans un même culte les Dieux des Africains, les Esprits des Indiens et les Saints du Catholicisme promus "généraux" des "phalanges des morts", et qu'elle répond ainsi à la triple origine ethnique du Brésilien qui a dans son sang du sang blanc, du sang noir et du sang indigène. Les autres religions, catholicisme, protestantisme, ou spiritisme d'Allan Kardec, ne sont que des religions d'importation, *made in Europa* ou *U.S.A.*, et qui ne peuvent que dénaturer le caractère national, quand ils ne servent pas les intérêts de colonialismes déguisés.

Nous arrivons ainsi à la dernière et plus grande différence entre ce qui se passe aux Antilles et ce qui se passe au Brésil. Dans le premier cas, nous avons une élite intellectuelle qui veut se rapprocher de la masse pour jeter les bases d'une unité culturelle nationale. Dans l'autre, nous avons un mouvement sorti de la masse, bien que repensé par ses leaders, une masse qui a le sentiment que son métissage définit une réalité nationale déjà faite par trois siècles de croisements, et qui essaie de lui donner une idéologie également syncrétique. Et c'est pourquoi ce spiritisme, né à Rio, est en train de se développer avec une rapidité étonnante, surtout dans le centre et le sud du Brésil, il compte bien peut-être, après une quinzaine d'années de propagande, un million d'adeptes (on ne peut se fier aux statistiques officielles sur ce point, ces Africains de *Umbanda* se considérant en général bons et vrais catholiques, puisque les Dieux de l'Afrique s'identifient aux Saints du catholicisme).

Et cependant, malgré ces différences (qui font que le mythe d'un intellectuel reste l'idéologie d'un individu, tandis que ce qui reste de l'Afrique dans *Umbanda*, grâce à sa valorisation en termes blancs, gagne les couches métisses et blanches prolétariennes, soulignant le passage de la race à la classe), il n'en reste pas moins que ces deux mythes de l'Afrique sont de même nature : une trahison dans la fidélité apparente. L'Afrique en effet est repensée en termes de ressentiment, de protestation économique ou sociale, de revendication raciale, bref à travers la structure d'une société qui n'a rien de commun avec la société africaine. Ce n'est donc pas impunément que Césaire a mêlé dans sa "négritude" la race et la culture ; mais comme la race se trouve prise dans un autre contexte structurel, la culture en subit une "déturpation" profonde. Elle cesse d'être culture pour devenir idéologie.

C'est que les hommes qui prêchent le retour à l'Afrique dans les Antilles comme au Brésil sont des hommes marginaux et que la situation économique ou sociale se reflète dans ce marginalisme. De même que le groupe des Blancs occupe la couche la plus haute de la société, les valeurs occidentales occupent dans la conscience la strate supérieure. Et la part africaine de l'être doit se justifier devant elle pour avoir le droit de subsister. Tout se passe comme si le fameux "maronnage" était celui d'un Noir assimilé qui construit une cité d'Africains colonisés, ou évolués, à moins, s'il est poète, qu'il ne construise plus simplement une cité de songe, où les "complexes" culturels se sont transformés en "complexes" de l'inconscient, selon la technique du surréalisme français. Il y a au Brésil un proverbe qui dit que le mulâtre met la photographie de son père blanc au salon et celui de sa mère noire dans la cuisine. Et bien ! le mythe de l'Afrique, c'est le réveil du remords et le déplacement des deux photographies ; malheureusement, ce portrait de vieille femme noire que l'homme divisé replace respectueusement dans le salon, c'est celui de sa mère habillée à l'européenne, coiffée, cheveux lissés, et souliers cachant ces admirables pieds nus, fouteurs de terre et créateurs de rythmes.

Malgré son ambiguïté, le mythe de l'Afrique peut cependant avoir une valeur en Amérique, tout comme l'Indianisme, également faux, a eu son utilité. Il est certain que la situation esclavagiste n'a pas encore été liquidée et que les descendants des anciens esclaves se trouvent dans toute l'Amérique, sans doute dans une situation meilleure que celle des Indiens, mais tout de même fort inférieure encore à celle des Blancs. Si l'Indianisme a été le point de départ de l'admirable effort pour incorporer les masses indigènes à la société nationale, de la même façon l'Africanisme pourra servir à l'incorporation du prolétariat à la nouvelle société qui est en train de se créer en Amérique Latine. Il est tout de même permis de regretter que ce mythe n'agisse que dans une telle déformation de la véritable philosophie africaine et dans le reniement, d'ailleurs inconscient, de toute la richesse symbolique, qui est à la base de la *Santaria*, du *Vaudou* et du *Candomblé*.

## GLOSSAIRE DES TERMES EN ITALIQUE

*Batuque et Samba* - Noms donnés à des danses africaines d'origine bantoue, caractérisées par l'umbigada (les deux partenaires sexuels se donnent un coup de ventre, nombril contre nombril : semba en Afrique).

*Zamacueca* - Danse d'origine africaine, avec éléments espagnols, du Pérou, Argentine, etc.

*Santaria* - Nom donné à la religion africaine à Cuba. Voir sur elle les livres de Fernando Ortiz.

*Shangô* - Nom du Dieu de la Foudre, qui a donné son nom à la religion des Noirs de l'île de la Trinité. Voir Herskovits, Trinidad Village.

*Candomblé* - Nom donné à la religion africaine au Brésil. Voir R. Bastide : *Brésil, terre des contrastes*.

*Shangô et Yemanjá* - Respectivement Dieu de la Foudre et déesse de la Mer chez les Yoruba et leurs successeurs brésiliens.

*Obi* - Noix coupée en quatre servant à la divination.

*Cauries* - Coquillages servant à la divination.

*Opélé* - Collier de demi-noix de fruits africains servant à la divination.

*Erzulie* - Déesse haïtienne de l'Amour.

*Legba* - Dieu dahoméen, dont le culte continue à Haïti.

*Dambhalah Wedo* - Divinité de l'Arc-en-ciel, représentée parfois par une couleuvre ; il est évident que le mot n'a rien à voir avec Kabbalah Voodoo, vodou comme Kabbale.

*Umbanda* - Terme bantou, désignant, comme Quimbanda, le prêtre.

*Ogun* - Dieu du fer et de la guerre (Yoruba).

*Eshou* - Le correspondant Yoruba de Legba